

LA TOUR DE BABEL

Le mythe des langues



La Tour de Babel (XVI^e s.), Pinacothèque Nationale de Sienne, © by Lombardi, Sienne. carte postale

« Frédéric II voulut faire une expérience pour savoir quels seraient la langue et l’idiome des enfants, à leur adolescence, sans qu’ils aient jamais pu parler avec qui que ce fût. C’est ainsi qu’il ordonna aux nourrices d’allaiter les enfants (...) avec la défense de leur parler. Il voulait en effet savoir s’ils parleraient la langue hébraïque, qui fut la première, ou bien la grecque, ou la latine, ou l’arabe ; ou s’ils parleraient toujours la langue des parents dont ils étaient nés. Mais il se donna de la peine sans résultat, parce que les enfants ou les nouveaux-nés mouraient tous. »

SALIMBENE DE PARME, *Cronaca*, n.1664.

METHODOLOGIE

Cet avant-propos vise à établir quelle a été notre méthode pour composer ce dossier. Le sujet de celui-ci était « La tour de Babel et le mythe des langues ». Il était clair que l’ampleur du sujet, la taille du dossier, le temps imparti et notre manque initial de connaissances sur le sujet nous forçaient à trouver une approche non exhaustive. Nous nous sommes donc mis avant tout en quête d’une problématique. Pour ce faire, nous avons exploité les ressources des bibliothèques auxquelles nous avons accès. A savoir :

- La bibliothèque de lettres de la faculté Lyon 2
- La bibliothèque de philosophie de la faculté Lyon 3
- La bibliothèque municipale de la Part-Dieu

Nous avons alors sélectionné un certain nombre d’ouvrages, cités dans notre bibliographie. Une fois lus, en entier pour certains ou par chapitres se rapportant au sujet, nous avons pris le parti d’établir la problématique suivante : dans quelle mesure l’épisode de la tour de Babel et le mythe des langues sont-ils à l’origine des différentes recherches en matières de linguistique ? L’ouvrage *La recherche de la langue parfaite dans la culture indo-européenne*, du sémiologue italien Umberto Eco, est à la source de cette démarche. Nous avons alors dû élaborer un plan : dans une première partie nous avons choisi d’étudier le texte lui-même pour en montrer les enjeux. Ensuite, dans une seconde partie, nous avons voulu définir les lacunes du langage et ainsi constater l’ampleur de la blessure de Babel et envisager ce que pouvait être la langue de Dieu. Enfin dans une troisième et dernière partie, une fois le sujet clairement posé (nous ne pouvions en effet nous lancer dans cette partie sans avoir étudié sa source), nous avons désiré montrer l’évolution, à partir du texte biblique, du sens de l’épisode de la tour de Babel. Voici le plan dans son ensemble :

La Tour de Babel et le mythe des langues

Introduction

I- Le mythe de la tour de Babel

Texte biblique annoté : approche exégétique et historique

Comparaison avec le mythe mésopotamien d'Enki et Ninhursag

II- La question des lacunes des langues

Annexe : philosophie du langage.

III- Le mythe de la tour de Babel et sa postérité

A- L'influence de la mystique juive

a- La Kabbale

b- De la Kabbale aux premières recherches de la langue-mère

B- La recherche de la langue parfaite dans le monde médiéval chrétien avant 1492

a- L'*Ars magna* de Raymond Lulle

b- la poétique de Dante Alighieri

C- La recherche de la langue mère après 1492

a- l'hypothèse de l'hébreu

b- les recherches de Kircher

c- le projet leibnizien

d- les hypothèses marginales

D- La langue parfaite après les Lumières

a- la découverte de l'indo-européen

b- l'utopie de l'espéranto

IV – Le langage de la pensée scientifique

Conclusion

Remarques introductives

Dans l'Antiquité, au fur et mesure que l'empire romain s'étendait sur le monde connu, les civilisations conquises adoptaient le latin en y apportant leurs variantes culturelles. Alors que la messe était dite en latin, langue universelle du moment, le monde parlait gallo-romain, ibéro-romain et italo-romain. Il semblerait que le mythe de la tour de Babel et de la confusion des langues ait trouvé là une manifestation nouvelle. Aux prises avec cette diversité linguistique, les penseurs veulent retrouver la langue originelle de l'homme, parfaite, universelle, puisque issue de Dieu : la langue adamique.

Vouloir retrouver la langue adamique, perdue lors de la confusion babélique, suppose que l'on considère sa propre langue comme imparfaite. De fait les savants du Moyen-Age, qui écrivaient leurs thèses en latin, voyaient que celui-ci devenait de plus en plus bâtard, en raison des interactions linguistiques qui s'effectuaient avec les parlers locaux. Mais la langue adamique est-elle vraiment un idéal à rechercher ?

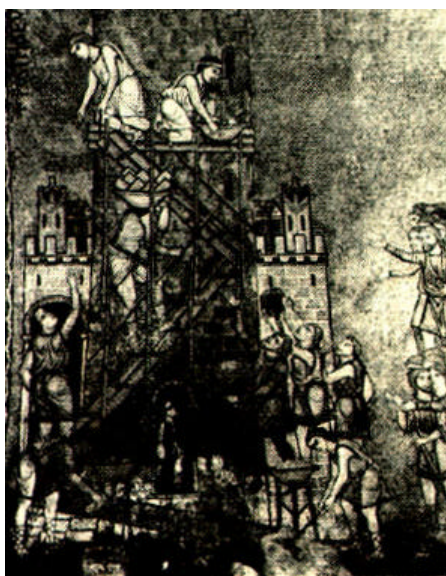
D'une part, on ne sait pas si Adam a nommé les animaux terrestres selon leur nature et la fonction qu'ils devaient avoir, ou s'il les a nommés de façon arbitraire. D'autre part, le chapitre X de la *Genèse*, en particulier le verset 31 — « Tels furent les fils de Sem, selon leurs clans et leurs langues » — s'oppose au mythe de la tour de Babel car il explique que les langues étaient déjà différenciées. Il ne s'agit pas, en effet, d'une multiplication des langues, mais d'une différenciation linguistique des dialectes tribaux. Et si cette différenciation des langues, existant après Noé, n'est pas l'œuvre d'un châtement divin, mais bien le résultat d'une action naturelle, pourquoi interpréter la confusion babélique comme un mal ? Pourquoi chercher encore une langue adamique parfaite et universelle alors que dans Gn 10, la diversité linguistique semble être une donnée naturelle de la civilisation humaine ?

Introduction

Qu'est-ce que la Bible pour l'esprit moderne ? Bien sûr, le texte fondateur de la culture judéo-chrétienne, le livre du « fiat lux », du péché originel, des dix commandements, de Moïse ouvrant les eaux de la Mer Rouge ou du Christ prêchant que « les premiers seront les derniers » : un livre de mémoire et de morale religieuse. On imagine difficilement que la Bible puisse être la source et le moteur de la recherche scientifique. On considère même, et non à tort, qu'elle en put être un frein sous de nombreux rapports. Le récit de la création de l'homme par Dieu, tiré de la glaise et animé du souffle divin, fut longtemps admis comme véritable, et ce jusqu'aux cahiers de Darwin. Mais quelle put être notre surprise en nous apercevant que le chapitre XI de la vieille Torah, dit celui de la Tour de Babel, fut, à la Renaissance, la source d'une agitation hors du commun des grands esprits, qui déboucha sur la création de la

linguistique et d'autres sciences liées aux différents langages. Le sémiologue italien Umberto Eco écrit à ce sujet dans la préface de son ouvrage, *La recherche de la langue parfaite*, qu'« [a]u cours des siècles où l'unité linguistique et politique du monde romain entre en crise et où commencent à résonner ces langues que l'Europe parle encore aujourd'hui, la culture européenne médite de nouveau l'épisode biblique de la *confusio linguarum*, et tente de guérir la blessure de la tour de Babel en essayant de récupérer la Langue Adamique, ou de la reconstruire comme langue parfaite. Quelques-unes des personnalités marquantes de la culture européenne se sont consacrées à ce rêve et, bien que leurs utopies ne se soient pas réalisées, chacune d'entre elles a produit des effets collatéraux. C'est pour cette raison que si nous connaissons aujourd'hui le monde naturel à travers des taxinomies rigoureuses, si nous inventons des langages pour les machines, si nous tentons des expériences de traduction automatique, nous sommes encore débiteurs de ces tentatives multiples de retrouver la langue adamique. »

Ce dossier étudiera la postérité complexe, issue de cultures diverses, du passage biblique concernant la tour de Babel, et s'efforcera d'en décomposer les différentes étapes, en mettant à jour les liens de filiations. Une première partie sera consacrée au texte biblique lui-même, et tentera d'en dégager les aspects essentiels. Une seconde partie examinera le problème du langage, abordé par la philosophie, et par défaut, tentera de définir ce que serait une langue parfaite. Une fois cette définition établie, nous verrons quelle a été l'évolution de la recherche de la langue de Dieu ou de la langue parfaite dans la culture européenne. Nous nous poserons alors la question de savoir si la blessure babélique, plaie ouverte de l'incompréhension entre les hommes, a trouvé un remède dans cette quête continue ou si, contrairement aux aspirations des premières heures, l'homme n'y a pas trouvé tout autre chose que ce qu'il y cherchait à l'origine.



Construction de la tour de Babel, mosaïque, XIIIe s., Saint-Marc, Venise (Dagli Orti)

I- Le mythe de la tour de Babel

a- texte biblique

La Tour de Babel (Gn XI,1,9)

Texte tiré de la Bible de Jérusalem

Découverte du pays de Babel où le monde parle une seule langue Tout le monde se servait d'une même langue ¹ et des mêmes mots. Comme les hommes se déplaçaient à l'orient, ils trouvèrent une vallée au pays de *Shinéar* ² et ils s'y établirent.

Construction de la ville et de la tour Ils se dirent l'un à l'autre : « Allons ³ ! Faisons des briques et cuisons-les au feu ! » La brique leur servit de pierre et le bitume leur servit de mortier ⁴. Ils dirent : « Allons ! Bâtissons-nous une ville et une tour dont le sommet pénètre les cieux ! Faisons-nous un nom et ne soyons pas dispersés sur tout la terre! » ⁵

¹Le mythe de la tour de Babel (Gn XI, 1-9) se situe après le Déluge et précède l'histoire d'Abraham, et ce sans cohérence apparente avec le reste du récit yahviste. Il semblerait que cette partie de la Bible ait été rajoutée car elle présente certaines incohérences avec le chapitre dix de la Genèse où il est dit que les différentes peuplades sont réparties selon leurs langues (X, 5, 21 et 31, «*Tels furent les fils de Cham, selon leurs clans et leurs langues, leurs pays et leurs nations.* »).

²*Shinéar* dérive d'une forme dialectale du nom du pays de Sumer, qui se situait dans la basse Mésopotamie. Dans cette partie du mythe, on pense que ce nom désigne la Babylonie (voir Gn 10, 10 ; 11, 2 ; 14, 1/9 ; Jos 7, 21 ; Es 11, 11 ; Dn 1, 2 ; Za 5, 11) qui fonda sa première dynastie sur le monde mésopotamien vers 1750 avant notre ère. Rappelons aussi qu'Abraham était natif d'Ur, capitale sumérienne, dont la dynastie remonte à 2350 avant J.-C, fondée sur la rive du Tigre dans la partie sud du pays.

Les allusions au monde babylonien sont très fréquentes dans ce texte. La tour de Babel elle-même est inspirée de constructions mésopotamiennes. En effet, au temps de Sumer à Uruk, avant la conquête babylonienne, les temples étaient des constructions en forme de tours. Ensuite, à Babylone, on construisit des *ziggourats*, tours de sept étages sur lesquelles reposait le temple à proprement parler. La tour de Babel évoque celle d'Etemenanki, « le Temple du fondement du ciel et de la terre », tour à degrés de Babylone dédiée au dieu Marduk : le ziggourat, haut de 69 mètres, comportait cinq étages, et le temple, haut de 21 mètres, deux. Ces étages, carrés, étaient de largeur décroissante, de 90 à 6 mètres. Des escaliers permettaient de gravir l'ensemble (cf. illustrations).

Par ailleurs, plusieurs faits comme l'antériorité des tablettes sumériennes et babyloniennes par rapport au texte biblique, d'une part, et des parallélismes flagrants entre les deux sources mythiques, d'autre part, amènent à penser que les deux types de tradition, tant suméro-babylonienne qu'hébraïque, puisent leur mythologie d'un puits commun. Tradition commune qui est mise en relief au moment où les Hébreux sont exilés en Mésopotamie au début du VI^e siècle, après la chute du royaume du sud.

³ Dans ces versets, le « allons » traduit une initiative collective. Il n'y a aucune allusion à un chef, ce qui laisse supposer que la folie des grandeurs est commune à toute l'humanité.

⁴ Les techniques de construction employées par les ouvriers sont identiques aux techniques de la région de Sumer où, les pierres étant peu nombreuses, on utilise de l'argile que l'on fait cuire.

⁵ Avant le III^e millénaire, les ancêtres d'Israël, des sémites formant plusieurs clans ou tribus, mais ayant une même parenté culturelle, nomadisent, d'est en ouest, le long du croissant fertile. Ce n'est que plus tard que le fossé entre ces tribus sémites s'est élargi du point de vue religieux et culturel. On distingue parmi elles : les Hébreux, les Akkadiens (qui fondèrent Babylone), et

*Intervention de Yahvé****Yahvé descend sur terre***

Or Yahvé descendit pour voir la ville et la tour que les hommes avaient bâtie. Et Yahvé dit : « Voici que tous font un seul peuple et parlent une seule langue, et tel est le début de leurs entreprises ! Maintenant aucun dessein ne sera irréalisable pour eux.⁶

Yahvé confond le langage

Allons⁷ ! Descendons ! Et là, confondons leur langage⁸ pour qu'ils ne s'entendent plus les uns les autres. » Yahvé les dispersa de là sur toute la surface de la terre et ils cessèrent de bâtir la ville.

Colonisation du monde par l'homme

Aussi la nomma-t-on Babel, ⁹car c'est là que Yahvé confondit le langage de tous les habitants de la terre et c'est de là à qu'il les dispersa sur toute la face de la terre.¹⁰

les Amurrites. Dans le monde de la Bible, ce sont des relations entre les deux premières tribus qui sont relatées. On peut dire que les Hébreux et les Akkadiens (ou Babyloniens) sont frères, mais frères ennemis dans la Bible. En effet, dès la *Genèse*, les références aux Babyloniens sont négatives, notamment dans ce mythe où la tour de Babel désigne l'orgueil des hommes et par conséquent symbolise le Pêché. Jean, dans l'Apocalypse, oppose Babylone, la grande prostituée, tanière de l'Antéchrist, à la nouvelle Jérusalem Céleste qui domine les cieux (Ap 14,8 ; 16,19 ; 17,5 ; 18,2). Cette « haine » farouche vouée aux Akkadiens résulte de l'opposition entre monothéisme et polythéisme ; elle fut vouée par la suite aux autres religions comme celles des Egyptiens (Exode), des Grecs ou des Romains.

⁶D'après le Talmud, les hommes qui bâtirent la tour de Babel appartenaient à trois catégories, toutes unies dans le but de détrôner Dieu de son pouvoir : une première qui voulait monter au ciel pour y demeurer, une deuxième qui voulait faire la guerre à Dieu en revanche du déluge, et une troisième qui voulait pratiquer l'idolâtrie. Dieu la dispersa la première catégorie, transforma la seconde en démons et esprits nocturnes, et confondit le langage de la troisième (cf. commentaires sur le Talmud, A.Cohen, p. 323).

D'autres versions racontent que c'est Nemrod, un fameux chasseur au service de Dieu, pris d'orgueil, qui érigea une pyramide de trônes faits d'or, d'argent et d'ivoire sur laquelle il se serait installé, et, du haut de cette tour de trônes, il aurait regardé le monde à l'égal de Dieu (cf. R.Graves et R. Patai, *Les mythes hébreux*, p. 134 – p. 136).

⁷Dieu s'exprime à la manière des hommes, ce qui souligne la symétrie de mouvements entre les protagonistes du drame de la confusion : les hommes s'élèvent, Dieu descend.

⁸Certaines versions du mythe racontent que Dieu dispersa les hommes en 70 nations de par le monde. Cela montre le caractère fondateur du mythe et explique la diversité de langues et de cultures de par le monde.

⁹*Babel* désigne le plus souvent dans la Bible l'empire babylonien (Gn 10,10). Sa forme gréco-latine provient de *Bāb-ilāni* qui signifie : « la Porte des Cieux ». Dans le mythe, l'étymologie de *Babel* est populaire et vient du mot *bābal* : « confondre. » L'équivoque entre Babylone et Babel vient donc d'un jeu de mots visant à assimiler la confusion et la grande ville, symbole d'excès et de débauche pour les rédacteurs de la Torah.

¹⁰Comme on l'a déjà vu, Dieu aurait dispersé les constructeurs de la tour en 70 nations. Mais une autre variante de ce mythe précise que Dieu dépêcha 69 anges pour surveiller les nations ainsi dispersées, tandis que lui se chargeait de surveiller exclusivement le peuple d'Israël. Sans doute cette partie du mythe, amputée à la version fixée par la Bible, faisait-elle déjà référence à l'alliance passée entre Abraham et Dieu et à la prédestination du peuple d'Israël à transmettre la Vraie Parole (cf. *Les mythes hébreux*, p. 135).

En quoi la confusion des langues est-elle un drame pour l'humanité ? Depuis le début de la Genèse, la parole est le constructeur de l'univers (Gn 1, 3). Le nom des différentes choses donne et détermine leur existence. En effet, Dieu par la parole sépare la lumière des ténèbres, et le ciel de la terre. Le verbe divin est donc tout-puissant et créateur. Il apparaît alors qu'en offrant à Adam la parole, grâce à laquelle ce dernier devient capable de nommer les animaux dans le jardin d'Eden (Gn.2,19), Dieu lui fait le plus grand des présents et le place au sommet de la création. Le monde, qui était fait à l'image de Dieu, devient pour Adam à son image. Cependant, l'homme ne sait pas en jouir de façon juste et, au lieu de vivre en paix, fort de son acquis, il en use pour provoquer son créateur. On retrouve dans les mythes mésopotamiens une réflexion sur l'usage de la parole créatrice, en l'occurrence dans le poème d'Enki et Ninhursag.

Enki et Ninhursag

D'après S.N. Kramer « l'Histoire commence à Sumer »

Le thème de ce texte de 278 lignes, inscrites en une tablette à six colonnes, est celui du Paradis. Non pas le Paradis terrestre, mais un Paradis aménagé pour les dieux mêmes au pays de *Dilmun*. La déesse Ninhursag, déesse de la Terre-Mère, s'est chargée de cette tâche. Mais Enki, le dieu des eaux, curieux, décide de connaître l'essence des huit plantes qui composent ce Paradis pour pouvoir « en décréter le sort. ».

Un parallèle peut être fait entre la désignation des huit plantes de ce Paradis par Enki et la désignation des animaux terrestres par Adam en Gn II, 18. En effet, l'essence de l'animal, dans le premier texte, celle de la plante, dans le second, sont définies par les noms qui leur sont donnés. On note ici la présence du messager du dieu, qui lui apporte chaque plante à manger.

(...) Enki parmi les marécages, regarde autour de lui, (...)

Il dit à son messenger Isimud :

*« je veux décréter le sort de ces plantes,
je veux en connaître le cœur.*

Quelle est, je te prie, cette plante ?(...)

Isimud, son messenger, lui répond :

« Mon roi, c'est la plante-arbre, lui dit-il.

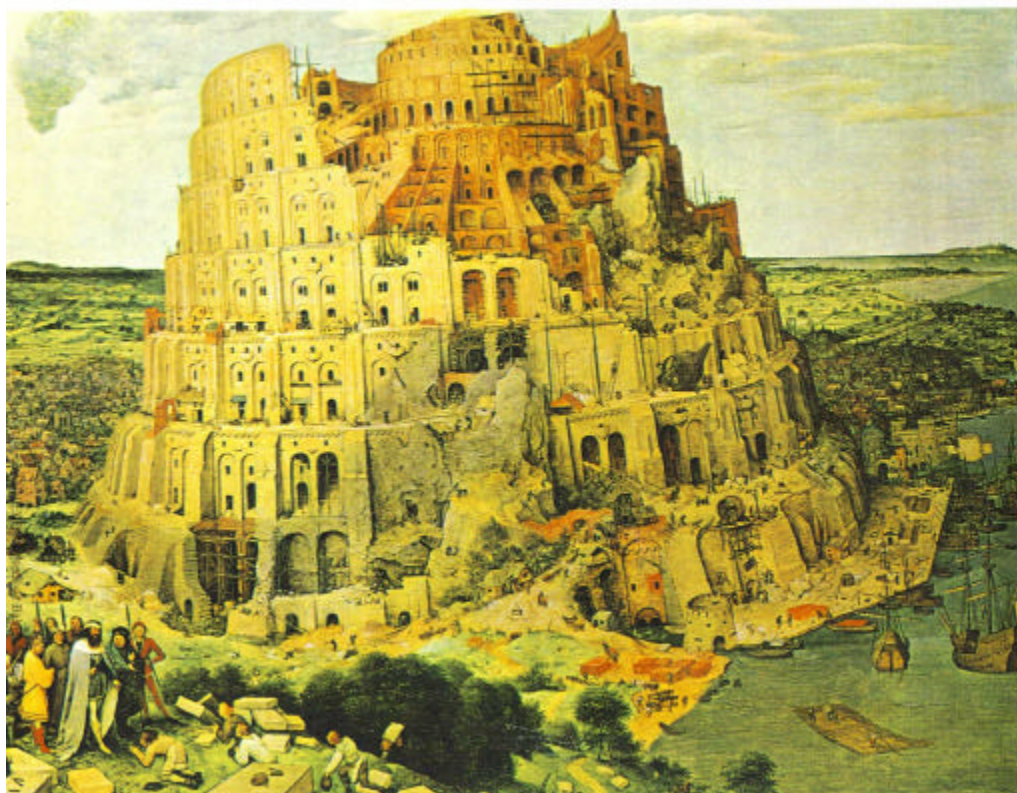
Il la coupe pour Enki, qui la mange.

Mon roi, c'est la plante-miel, lui dit-il.

*Il la coupe pour lui, qui la mange.
 Mon roi, c'est la plante- mauvaise-herbe du chemin, lui dit-il.
 Il la coupe pour lui, qui la mange.
 Mon roi, c'est la plante-d'eau, lui dit-il.
 Il la coupe pour lui, qui la mange.
 Mon roi, c'est la plante-épine, lui dit-il.
 Il la coupe pour lui, qui la mange.
 Mon roi, c'est la plante-câpre, lui dit-il.
 Il la coupe pour lui qui la mange.
 Mon roi, c'est la plante- (?), lui dit-il.
 Il la coupe pour lui qui la mange.
 Mon roi, c'est la plante-casse, lui dit-il.
 Il la coupe pour lui, qui la mange. »*

*Enki décréta donc le sort de ces plantes
 et il connut leur cœur.*

Après la destruction de la tour de Babel, l'humanité est condamnée à l'incompréhension — même si, selon la doctrine chrétienne, cette incompréhension sera effacée par le don de l'Esprit-Saint à la Pentecôte — , d'où naissent les guerres et les conflits ; s'il est bien sûr difficile de définir la langue parfaite de Dieu ou la langue adamique, il est en revanche envisageable de montrer la profondeur de la blessure babélique et les nombreuses lacunes du langage.



Bruegel, *La Tour de Babel*, 1563, Vienne.

II- Lacunes des langues.

Cette partie vise à définir quels seraient les attributs d'une langue parfaite, d'un point de vue non métaphysique, mais linguistique, en montrant quelles sont les lacunes du langage : en éliminant ces insuffisances, on se rapprocherait nécessairement d'une langue parfaite. Pour ce faire, nous aborderons, de façon succincte, six points litigieux, sous forme de questions auxquelles les philosophes ont apporté une réponse. Nous ne prétendons pas rassembler ici les thèmes essentiels de la philosophie du langage, mais seulement étayer nos réflexions par quelques conclusions de philosophes et par là même esquisser une définition de la langue parfaite. Nous ne voulons pas non plus montrer une évolution chronologique des idées. En effet, les philosophes sont regroupés dans un même paragraphe lorsque leurs points de vue semblent convergents.

1) La première de ces questions a été soulevée par Platon dans une de ces dernières œuvres, le *Cratyle* : est-ce que les mots sont liés à l'essence des signifiés, par ressemblance phonétique, ou bien est-ce qu'ils sont pure convention ?

Ce dialogue ne répond pas de façon claire au problème, mais donne des éléments de réflexion nouveaux : Cratyle soutient la thèse selon laquelle le mot *skl hroth* (dureté) comporte des consonnes dures (k, r, t), et donc que sa prononciation est la conséquence de son sens. Ce à quoi Socrate répond qu'on y trouve un l, évoquant la douceur. Le débat se termine en aporie, mais vient de mettre à jour une nouvelle question, à laquelle les premiers linguistes tenteront de répondre.

2) Les mots disent-ils l'essence des choses ? Hobbes, en 1641, dans ses *Réponses aux méditations métaphysiques de Descartes*, dit que «le raisonnement n'est qu'un assemblage de noms conventionnels et ne porte pas sur la nature des choses mais sur leurs noms. ». Descartes répond dans le même ouvrage que «l'assemblage qui se fait dans le raisonnement n'est pas celui des noms, mais bien celui des choses signifiées par les noms (...) car qui doute qu'un Français et qu'un Allemand ne puissent avoir les mêmes pensées ou raisonnements touchant aux mêmes choses, quoique néanmoins ils conçoivent des mots totalement différents ? » La réponse de Descartes semble plus convaincante. Locke, en 1690, ira dans son sens en écrivant dans son *Essai sur l'entendement humain* que «les hommes croient que leurs paroles signifient la réalité des choses alors qu'elles n'expriment que leurs idées. », et plus tard

Nietzsche écrira (en 1873) dans *Le livre du philosophe*, que « (...) l'homme qui fait la langue n'exprime pas l'essence des choses mais désigne les relations des choses aux hommes de façon métaphorique. » Aristote, lui, en réponse à Platon, dans son *De l'interprétation*, avait réglé le problème en affirmant que les mots étaient pure convention, différents selon les langues, mais que la logique et le sens étaient les mêmes pour tout homme. Les philosophes, sauf quelques rares marginaux, ne prêtent donc pas aux mots la vertu de définir l'essence des choses.

3) Mais si les mots ne recèlent pas l'essence des choses, n'en renferment-ils pas au moins le sens ? Saint Augustin, dans son *De Magistro*, pense que la vue de la chose précède la compréhension du mot. Il cite pour exemple qu'un jour il lut le mot *saraballa* et qu'il dut attendre pour savoir que l'on nomme ainsi certains pantalons. Le sens n'est donc pas coexistant au mot. Mais, pour citer Jakobson, « la vue d'un fromage ne donne pas le sens du mot fromage ». Il apparaît alors un nouveau manque au langage, le mot n'est pas strictement identifiable au sens de l'objet.

4) S'impose ensuite une nouvelle question, les mots ont-ils le même sens pour tous ? Antoine Arnauld, en 1664, dans un livre intitulé *Logique de Port Royal*, conclut tout comme Aristote que « les choix des noms sont arbitraires mais que les définitions des choses ne le sont pas », voulant dire par là que puisque les concepts sont clairement définis, tout le monde doit leur donner le même sens. Hobbes objecte à cela dans le *Léviathan* que le même mot ne signifie pas la même chose pour tous les hommes, ni pour le même homme à différents moments de sa vie : « les mots ont une signification flottante selon nos affections et nos conceptions ». De plus, le même acte sera jugé différemment par deux hommes : « L'un nommera cruauté ce que l'autre nommera Justice, etc. »

5) Pouvons-nous dire ce que nous voulons dire grâce au langage ? Diderot affirme, en 1777, dans les *Pensées détachées sur la peinture*, que « nous échouons à traduire ce que notre âme ressent dans l'Adrienne de Térence et dans la Vénus de Médicis » ; Bergson écrira plus tard, en 1946, dans *l'Essai sur les données immédiates de la conscience* : « Nous échouons à traduire entièrement ce que notre âme ressent : la pensée demeure incommensurable avec le langage. » Faute d'être clair sur le sens même des mots.

6) Pouvons-nous penser sans les mots ? Platon écrivait dans le *Théétète* : « (...) cette image que je me fais de l'âme en train de penser, n'est rien d'autre que celle d'un entretien, dans lequel elle se pose elle-même des questions et se fait elle-même des réponses. » Platon identifie la faculté de penser au langage. Hegel dit aussi dans sa *Philosophie de l'Esprit* que : « c'est dans les mots que nous pensons ; la pensée ne devient claire que lorsqu'elle trouve le mot. » Saussure de même dans son *Cours de linguistique générale* dit que « rien n'est distinct avant l'apparition de la langue. » La philosophie rapproche donc entendement et langage, sans le langage pas de pensée donc pas d'humanité.

Nous l'avons vu, la philosophie nous renseigne sur les lacunes du langage et nous permet de définir ce que serait une langue parfaite : une langue dont la sonorité évoquerait les choses signifiées, une langue qui dirait l'essence des choses, une langue qui serait un instrument de communication parfait, avec le même sens pour tous, et qui serait le moteur de la pensée. Cependant, cette définition est une définition rationnelle et athée qui ne saurait retraduire les différents cheminements de la pensée humaine à travers les siècles, tantôt empreints de théologie ou de mysticisme, tantôt utopiques. C'est pourquoi nous allons maintenant nous intéresser aux différentes interprétations du passage de la tour de Babel et aux démarches qu'elles ont engendrées.

Annexe :

La philosophie du langage

L'évangile selon saint Jean débute ainsi : « Au commencement était le Verbe et le Verbe était avec Dieu et le Verbe était Dieu. » insistant par ces mots sur l'œuvre de création entreprise au début de la Genèse. Dans la tradition chrétienne, Dieu est simultanément puissance, parole et volonté : la parole divine est coexistante avec le *logos* et l'action. On entend par *logos* l'acte simultané de conception par l'intellect et de réalisation par la parole prononcée. A ce propos, saint Thomas d'Aquin va distinguer parole divine et parole humaine : le verbe de Dieu est à la fois idée, parole et action, alors que pour l'homme l'idée, l'acte de langage et l'action sont dissociés.

D'ailleurs, la question du langage a préoccupé la philosophie occidentale très tôt. Platon, dans *le Cratyle*, se pose déjà la question de savoir

si le langage est conventionnel, ou bien si le signifiant est lié à l'essence même du signifié. Par la suite, Platon va développer la conception selon laquelle l'idée est première : ainsi le charpentier pense d'abord à l'idée de table pour construire la table. Mais cette réflexion ontologique ne touche pas les questions linguistiques.

Aristote, en faisant les premiers pas d'une classification du monde animal (cette pensée est à l'origine des premiers taxons établis au XIX^e siècle) répond à Platon qu'il y a déjà une variété de formes entre les mêmes animaux, qu'il n'est pas envisageable de penser que l'idée soit le moule par lequel se construit l'être physique. Mais le débat n'est pas clos ! Le néoplatonisme retravaille la philosophie de Platon en la christianisant et le postulat philosophique selon lequel l'essence précède l'existence traverse l'histoire de la philosophie.

Lorsque Sartre, dans *l'Être et le Néant*, pose que c'est l'existence qui précède l'essence, il lui faut reconsidérer la place de l'homme dans le monde. De ce point de vue athée on se demande, puisque Dieu n'existe pas, ce que devient l'essence des choses et surtout, celle de l'Homme ? Si Dieu n'existe plus pour donner aux choses leur raison d'être, où se trouve cette raison d'être ? Selon Sartre, c'est l'homme qui donne aux choses leur raison d'être. C'est parce qu'il voit une bouteille qu'elle existe en tant que telle et de ce fait elle existera pour toujours, du moins tant qu'elle sera toujours appelée bouteille. C'est le regard d'autrui qui détermine l'existence de l'homme, de ce fait l'homme n'a pas qu'une seule existence mais une pluralité d'existences différentes les unes des autres. Prenons un exemple : imaginons un homme qui regarde par le trou d'une serrure au moment où un autre passe. Notre premier homme se redresse et demande pardon. Ici autrui donne à notre homme le caractère de voyeur. On peut donc remplacer la phrase de Descartes, je pense donc je suis, par autrui me voit donc je suis.

Quel rapport avec le langage ?

La question du langage s'ouvre à l'ère moderne sur de nouvelles perspectives. En effet, s'il faut trouver un point de départ au langage, il faut partir de l'homme lui-même. Dans la perspective existentialiste, le langage ne traduit pas le caractère essentiel d'un objet mais lui donne une existence pour lui déterminer par la suite une essence. Ainsi, quand Adam nomme les animaux dans la Genèse, l'essence de l'animal découle directement de l'existence que

celui-ci leur donne par le nom. On peut dire qu'Adam nomme les animaux selon son propre langage, le langage d'un homme, et qu'il peut se trouver dans la même échelle que le langage de l'homme actuel, parce que ce langage est l'instrument par lequel l'intellect fait exister les choses. Et cet intellect reste le seul donneur d'existence. Ainsi, pour qu'une chose puisse exister, il ne suffit pas qu'elle soit, mais il faut qu'elle soit pensée comme existante.

III- Le mythe de la tour de Babel et sa postérité

A - L'influence de la mystique juive.

a- la Kabbale

S'il faut trouver une origine à la recherche de la langue parfaite, elle se situe sans doute dans la mystique juive elle-même. Pour la tradition hébraïque en effet, la parole et l'écriture sont deux choses sacrées. La *kabbale*, — d'après un terme signifiant en hébreu *tradition* —, s'élabore sur la puissance du verbe et sa vertu de fusion avec l'essence des choses et des êtres. Pour la *kabbale*, la mystique interprétative rabbinique, le Verbe est l'essence et le Verbe est capable de modeler la matière et les esprits, il est tout-puissant. La kabbale s'appuie sur une légende selon laquelle IHVH révéla deux tables à Moïse lorsque ce dernier monta sur le mont Sinaï pour y recevoir sa parole : l'une venant de l'arbre du Bien et du Mal et l'autre de l'arbre de Vie. Mais, lorsqu'en revenant parmi les siens, il s'aperçut qu'ils avaient péché en adorant le veau d'or, Moïse brisa la table venant de l'arbre de Vie, jugeant que son peuple était indigne de la révélation suprême qu'elle constituait. Cependant, pour les kabbalistes, ce deuxième texte n'est pas à jamais perdu, car ils prétendent pouvoir le retrouver en altérant le texte de l'arbre du Bien et du Mal, qui n'est autre que la Torah, et ce par trois techniques de lecture et d'interprétation du texte sacré. La première est le *notarikon*, qui interprète les lettres d'un mot comme les initiales d'une série de termes. Par exemple, PRDS, le Paradis, comporte les initiales des quatre sens de l'écriture (peshat, remez, derash et sod). La seconde est la *Gématria*, possible parce que les nombres en hébreu sont représentés par les lettres alphabétiques. Chaque mot a donc une valeur numérique, la somme des nombres représentés par chaque lettre. On peut donc

faire des liens entre les mots ayant une même valeur numérique. Par exemple « Moïse » et « messie » font tous les deux 358, ce qui confirme que Moïse est bien un élu de Dieu. La dernière se nomme la *Témourah*, et elle est l'art de permuter les lettres, c'est-à-dire l'art de l'anagramme. Pour la pratiquer, il faut connaître le nombre de permutations possibles dans un mot de x lettres et donc recourir au calcul factoriel, que l'on trouve présent dans *le Sefer Yetsirah*. La *Temourah* est inépuisable.

La *kabbale* recherche déjà un langage perdu, ce qui explique peut-être en partie à quel point elle influencera les premières recherches en matière de « linguistique », notamment celles de « quêtes » non juifs de la langue parfaite comme Raymond Lulle ou Giordano Bruno.

b- De la kabbale aux premières recherches de la langue-mère.

Au XIV^e siècle, le sud de l'Espagne est un lieu d'épanouissement culturel. Les trois communautés juive, catholique et musulmane cohabitent dans les mêmes villes, comme Cordoue, Séville, et les penseurs partagent leurs connaissances. Tradition juive et averroïsme se mélangent et naît alors le souci de savoir quelle fut la première langue, celle avec laquelle Adam nomma les animaux. Abraham Aboulafia, kabbaliste nourri des commentaires d'Aristote par Averroes et Maïmonide, dans son *Epître des sept voiles*, proclame que la première langue fut l'hébreu, et ce pour plusieurs raisons. D'abord parce que la langue hébraïque possède tous les phonèmes des autres langues et que tous les sons des autres langues découlent de variations des 22 consonnes fondamentales : la multiplication des lettres est le fruit de l'explosion de la tour de Babel ; ensuite parce que *la Torah*, parole de Dieu, est rédigée dans cette même langue. La polémique était lancée ! En 1492, les juifs sont chassés d'Espagne avec la fin de la « reconquista », et se dispersent dans l'Europe tout entière, emportant avec eux leur culture et la question de la langue originelle. Ce qui était né en Espagne va se répandre dans toute la chrétienté et donner naissance à l'humanisme.

B- Recherche de langue parfaite dans le monde médiéval chrétien avant 1492

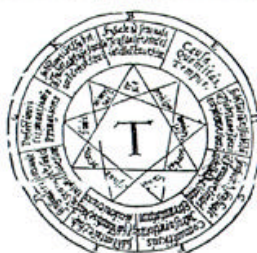
a - *L'Ar magna* de Raymond Lulle.

TABLE DES DIGNITÉS

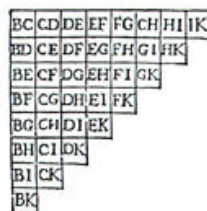
	PRINCIPIA ABSOLUTA	PRINCIPIA RELATIVA	QUESTIONES	SUBJECTA	VIRTUTES	VITIA
B	Bonitas	Differentia	Utrum?	Deus	Iustitia	Avaritia
C	Magnitudo	Concordantia	Quid?	Angelus	Prudentia	Gula
D	Aeternitas	Contrarietas	De quo?	Coelum	Fortitudo	Luxuria
E	Potestas	Principium	Quare?	Homo	Temperantia	Superbia
F	Sapientia	Medium	Quantum	Imaginatio	Fides	Acidia
G	Voluntas	Finis	Quale?	Sensitiva	Spes	Invidia
H	Virtus	Majoritas	Quando?	Vegetativa	Charitas	Ira
I	Veritas	Aequalitas	Ubi?	Elementativa	Patientia	Mendacium
K	Gloria	Minoritas	Quomodo?	Instrumentativa	Pietas	Inconstantia



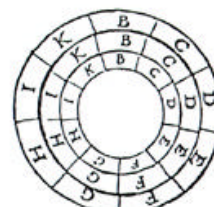
Première figure



Deuxième figure



Troisième figure



Quatrième figure

Fig. 4.1. Les dignités et les roulettes de Lulle

L'œuvre de Lulle est un moment important dans la recherche de la langue parfaite. Né à Majorque en 1232, Ramón Lulle grandit au milieu des trois communautés culturelles chrétienne, islamique et hébraïque. Après une jeunesse mondaine, il entre dans l'ordre franciscain. Là, il cherche une voie pour la concorde entre les trois religions monothéistes et pense immédiatement à l'épisode de la tour de Babel. Car si la tour de Babel est le moment de la *confusio linguarum*, elle marque aussi le début de la mésentente entre les hommes, le début des guerres. Il élabore alors *L'Ar magna*, langue philosophique à vocation universelle, avec laquelle il espère convertir les infidèles. On lui attribue d'autre part 281 œuvres, écrites, chose révolutionnaire pour un penseur de l'époque, en langue vulgaire, tantôt en catalan, tantôt en arabe. *L'Ar magna* est influencée par la *témourah* kabbalistique, puisqu'elle se fonde sur les permutations et le calcul factoriel. L'alphabet de *l'Ar magna* se sert de 9 lettres, de B à K, auxquelles il lie une série de concepts (voir «table des dignités»). Une fois ces 9 lettres pourvues de sens, Lulle les confronte en les permutant, en les mettant en couples, et ce grâce à quatre figures.

Première figure. Il s'agit de trois cercles concentriques, à l'intérieur desquels sont disposés les neuf principes absolus accompagnés des adjectifs les désignant ; les tracés du centre représentent toutes les permutations pouvant les unir, donnant des phrases comme «la bonté est grande » ou «la grandeur est glorieuse ». Après cela, on fonctionne par syllogisme régulier : « tout ce qui est magnifié par la grandeur est grand - (or) - la bonté est ce qui est magnifié par la grandeur- (donc) – la bonté est grande ». Les permutations sont au nombre de 72.

Deuxième figure. Cette figure ne présente aucune combinatoire et n'est qu'un moyen mnémotechnique pour bien se rappeler les rapports fixes entre certains concepts.

Troisième figure. Dans cette figure, Lulle prend en compte tous les accouplements possibles entre les neuf lettres. Il exclut les inversions d'ordre : on trouve BC mais pas CB. Il y a 36 paires. Chacune des lettres peut devenir sujet et prédicat : la bonté est grande ou la grandeur est bonne. A propos du couple BC, on lit d'abord BC, selon la première figure, et on obtient *Bonitas* et *Magnitudo*. Ensuite, on lit selon la deuxième figure : *differentia* et *concordia*. De cette façon on obtient 12 propositions : la bonté est grande, la différence est grande, la bonté est différente, la différence est bonne, la bonté est concordante, la différence est concordante, la grandeur est bonne, la concordance est bonne, la grandeur est différente, la concordance est différente, la grandeur est concordante et la concordance est grandeur. Il faut alors revenir à la *tabula generalis* et lire les questions correspondantes à B et C (*utrum* et *quid*) et des douze propositions on obtient 24 questions comme par exemple : qu'est-ce qu'une bonté différente ? Ou, si la concordance est bonne...

Quatrième figure. Il s'agit de la figure la plus célèbre et qui influença le plus les humanistes. On met les 9 concepts dans trois cercles concentriques qui peuvent pivoter et on obtient des combinaisons triples du type BCD ou BCE, soit 1680 combinaisons de concepts. Ce procédé permet de faire coïncider des concepts et de trouver un moyen de les comprendre, de les faire cohabiter dans l'entendement humain. Lulle a séduit la postérité avec *l'Ars Magna*, comme si celui-ci permettait de confronter entité à entité, principe à principe et de tomber par combinaison sur une alliance de concepts nouvelle.

Nous pouvons dès lors remarquer la parenté des techniques utilisées par la Kabbale et par le philosophe Raymond Lulle dans son *Ars Magna*. Il n'est donc pas absurde de parler de filiation d'idée.

Le premier à se réclamer de Lulle fut Nicolas de Cuse, qui, reprenant *L'Ars magna* mais en ne limitant pas le nombre de vertus, écrit un *De pace fidei*, prônant la concorde universelle, qui bien sûr doit passer par un langage des idées commun à tous les peuples. Nous pouvons remarquer que les premières recherches de la langue parfaite espéraient apporter un remède à l'incompréhension entre les hommes et considéraient la langue ou le langage comme un outil et non une finalité.

Douce ironie, le mot *Ars magna*, comme le fait remarqué Umberto Eco dans son roman *Le pendule de Foucault*, est l'anagramme du mot anagramme en bas latin, *anagrams*.

b- La poétique de Dante Alighieri

Entre 1303 et 1305, Dante publie un ouvrage intitulé *De vulgari eloquentia* qui constate l'évidence de la pluralité des langues et s'attarde longuement sur l'épisode de la tour de Babel ; il fait prévaloir la langue populaire contre le latin universel parce qu'elle est naturelle, maternelle. Et, puisqu'elle est naturelle, elle est plus évocatrice aux oreilles de celui qui la parle que le latin scolastique. Cependant, il faut lui donner ses lettres de noblesse, créer un « vulgaire illustre » qui réponde à une grammaire, qui soit cardinal, royal, digne des cours, curial, utilisable par le gouvernement et le droit, et surtout illustre, c'est-à-dire évocateur, capable de répandre sa clarté, et c'est là ce qui nous intéresse le plus. La langue que Dante veut inventer doit répondre à l'un des critères de la langue parfaite : le mot doit refléter l'essence, le mot *vent* doit faire entendre l'air qui tournoie...

Dante se considère dans cet ouvrage comme le fondateur d'une langue qui s'oppose à celle de la *confusio linguarum* et qui retrouve cette affinité exceptionnelle avec les choses de la langue d'Adam. Dans *l'Enfer (VII, 1)* d'ailleurs, les démons parlent les langues de la confusion, alors qu'il est clairement dit que l'homme peut s'élever, grâce à sa raison et à la foi en Dieu, au-delà de la confusion. Contrairement aux futurs humanistes pétris d'esprit de kabbale, Dante ne cherche pas à retrouver une langue pure aux vertus magiques et divines, mais à instaurer une nouvelle langue séculière au caractère adamique, dont l'apothéose serait la poésie.

C- La recherche de la langue-mère après 1492

a- L'hypothèse de l'hébreu

La plupart des Pères de l'Église ont considéré comme irréfutable que la langue primordiale de l'humanité avait été l'hébreu. Seul Grégoire de Nysse malmène cette opinion et tourne en ridicule l'image de Dieu enseignant l'alphabet hébraïque aux patriarches. L'idée que l'hébreu a été la langue de Dieu perdue pendant tout le Moyen-Âge. Cependant, à la Renaissance, on désire l'étudier à nouveau pour lire l'Ancien Testament *in texto*. Désormais l'histoire de la recherche de la langue parfaite est écrite par des humanistes, et ce durant plusieurs siècles. Guillaume Postel (1510-1581), grand érudit, prit une part importante, quoique marginale, dans la quête de la langue-mère. Brillant mathématicien, maniant hébreu, arabe, latin, grec et les langues de l'Europe d'alors, il affirme dans *le De originibus seu de Hebraïcae linguae et gentis antiquitate*(1538), que la langue hébraïque fut transmise par la descendance de Noé et que d'elle dérivent l'arabe, le chaldéen, la langue indienne et le grec. Plus tard, dans le *linguarum duodecim characteribus differentium alphabetum*(1539), qui est une étude comparative de douze alphabets, il conclut que tous les alphabets dérivent des 22 consonnes primordiales et introduit l'idée que la langue hébraïque doit, légitimement, jouer le rôle d'outil servant la concorde universelle. Pour lui, tout peut être ramené à l'unicité : de même qu'il n'y a qu'un seul genre humain, qu'un seul Dieu, qu'un seul monde, il ne doit exister qu'une seule langue. Dans le *De orbis terrae concordia*(1554), il affirme nettement que le problème linguistique est la clef de la concorde, pour que les paroles de Dieu soient communicables à tous les peuples dans leur pureté originelle. Suite à ce livre, il part en croisade pour convaincre les souverains de mettre en œuvre son utopie. Il va de Paris à Rome, puis à Venise, avant de sombrer dans une folie mystique et hérétique pour laquelle il sera emprisonné, puis relâché mais à jamais discrédité. Mille études tentent de montrer la primauté de l'hébreu, par des argumentations plus spécieuses les unes que les autres.

Cependant, en 1679, Athanasius Kircher fait paraître un ouvrage intitulé *Turris Babelis*, qui est une bonne synthèse de tous les enjeux de l'époque. Il ne nie pas que l'hébreu ait été la langue de Dieu, ce qui n'a rien d'original en soi, mais cet ouvrage explique de façon anthropologique la mutation de l'hébreu en 71 langues. Pour lui, les migrations, le relief, le climat, les régimes politiques et autres facteurs similaires sont à l'origine de la diversité des langages. Sa

faiblesse est sans doute de toujours recourir à des étymologies douteuses. Selon Kircher, de l'hébreu découlèrent d'abord cinq dialectes : le chaldéen, le samaritain, le syrien, l'arabe et l'éthiopien. Malgré sa qualité, cet ouvrage semble anachronique car depuis longtemps l'hypothèse hébraïque comme nouvelle langue divine et universelle a tendance à perdre du terrain, face à des conceptions plus réalistes.

Isaac Casaubon, philologue du XVII^e, affirme dans son *De quatuor linguis commentatio* (1650) que si la langue originelle a bien existé, de toute façon elle est aujourd'hui introuvable. Leibniz partagera ce point de vue. On abandonne donc petit à petit l'idée de retrouver la langue-mère, sans toutefois renoncer au rêve utopique d'instaurer dans tous les états une langue meilleure et universelle.

b- Les recherches de Kircher.

Kircher était un jésuite vivant au XVII^e siècle dont l'obsession était la tour de Babel et par conséquent l'étude des langues. La recherche d'une langue primitive le poussa à s'intéresser à l'écriture hiéroglyphique. Plus tôt, la Renaissance s'était passionnée pour les pseudo-mystères et les sagesses antiques. Au XIV^e, le *Corpus hermeticum*, ouvrage ésotérique néoplatonicien aux résonances égyptiennes, arrive à Florence, à la cour des Médicis. Marsile Ficin, grand humaniste et premier promoteur de Platon, avait traduit l'ouvrage et avait été frappé par le fait que le *corpus hermeticum* mentionnait des idées évangéliques et platoniciennes. Il en avait conclu, en penseur syncrétique, que cet ouvrage révélait la plus antique sagesse et que son auteur, Hermès Trismégiste ou Thot, n'était autre que Moïse lui-même. Isaac Casaubon, philologue décidément très perspicace, écrivait qu'il était normal que le *Corpus Hermeticum* reprît les paroles du Christ et du philosophe athénien puisqu'il avait été écrit après, au III^e siècle de notre ère. Il s'appuyait pour soutenir son point de vue sur le fait que la langue de cet ouvrage était bien du grec de la période hellénistique. Mais rien n'y fit, Pic de la Mirandole et tous les néoplatoniciens avec lui tombèrent dans la folie ésotérique : plus une parole était obscure et ancienne, plus elle devait être sage.

Kircher s'intéressera de plus près à la langue égyptienne. Il sera le premier à entamer une réelle tentative de transcription : il fait recopier de véritables cartouches, par centaines, et tente des recoupements. Seulement il s'entête à croire que les hiéroglyphes ont une valeur idéographique : sa traduction part donc sur des bases erronées qui font aujourd'hui sourire les

égyptologues. Il écrit à ce sujet plusieurs ouvrages dont un *Prodromus coptus sive aegyptiacus* en 1636, un *Lingua aegyptiaca restituta* en 1643, et bien sûr la *Turris babilonis*, œuvre synthétique de toutes ses recherches désespérées de la langue mère. Certes, il échoua, il n'avait pas encore la pierre de Rosette... Mais sans l'œuvre préliminaire de Kircher, qui avait rassemblé des milliers de données, Champollion n'eût sans doute pas réussi.

Kircher cependant ne s'arrête pas là, il sera aussi le premier à étudier la langue de l'empire chinois, avec qui l'Occident a de plus en plus de contacts : il est fasciné par le fait qu'il y ait autant de signes que de mots. Il publie en 1667 le *China monumentis*, pour lequel il fait créer tous les outils typographiques nécessaires à l'impression du chinois. Pour son ouvrage ultime, la *Turris Babilonis*, il met à jour toutes les langues inconnues du monde occidental et continue à alimenter le rêve d'une fusion linguistique et d'une concorde universelle. Il écrit aussi une *Polygraphia nova et universalis ex combinatoria arte delecta*, en 1663, où il crée un système visant à ce que « n'importe qui, même s'il ne connaît que sa langue maternelle, puisse correspondre en échangeant des lettres avec n'importe qui d'autre, de n'importe quelle nationalité. » La *Polygraphia* est un projet d'alphabet international qui exclut la langue orale. Un texte écrit à partir de cette polygraphie pourrait ressembler à ceci : I4 IV9 X1 C7... Il faut ensuite se reporter à l'ouvrage de Kircher pour trouver que, par exemple I4 signifie *abalienare* en latin, *astenerere* en italien, *abstener* en espagnol, *abstenir* en français ou *abhalten* en allemand. L'ouvrage se présente sous forme de tableau et comporte 1228 termes dans chaque langue. L'idée sera reprise par Cave Beck, puis par Joachim Becher qui atteindra 10283 termes. La polygraphie se veut un pansement à la blessure babélique, faute de mieux, et jette les bases des futurs dictionnaires polyglottes. Enfin, notons une évolution dans la recherche de la langue parfaite : l'espoir de la concorde universelle commença à laisser place à l'étude des langues et ce qui devait être un outil, pour l'hermétisme ou le rationalisme, devient de plus en plus une finalité.

c- le projet leibnizien

En 1678, Leibniz écrit la *Lingua generalis*, qui assigne à chaque concept un nombre, écrit comme en latin, et chez Leibniz prononcé, avec les lettres de l'alphabet. Les nombres seraient des consonnes et les unités décimales des voyelles. Pour dire ce que signifierait 81374, il aurait fallu prononcer

bodifalému. Cette langue est marquée par la combinatoire des chiffres et des idées qui s'explique par la fascination de Leibniz pour Raymond Lulle et Nicolas de Cuse. Mais curieusement, Leibniz ne cherche pas à créer une langue sans ambiguïtés, car sa Monade veut que chacun ait une perception du monde différente, mais veut parvenir à une langue philosophique et scientifique parfaite. Francis Bacon, le philosophe de la cour élisabéthaine, veut une réforme de la méthode scientifique et souhaite que le langage ne soit pas vecteur de l'obscurantisme. En fait, il veut une langue sans 'confusion', et son projet, bien que non axé sur la linguistique mais sur le langage scientifique, s'apparente à celui de Leibniz. Encore une fois, on peut noter que, bien que plus rationnels que les démarches de Lulle, les projets de Leibniz sont directement inspirés de ceux du philosophe majorquin, qui s'inspirait lui-même de la mystique juive.

d- les hypothèses marginales

Parallèlement aux véritables discussions philosophiques, certains philologues « fantaisistes » explorent des chemins encore vierges. En 1669, John Webb publie *An historical essay endeavouring a probability that the language of the Empire of China is the primitive language* où il avance que Noé a débarqué de l'arche en Chine à la fin du déluge, où il se serait établi. Les Chinois n'auraient pas participé à l'épisode de la tour de Babel et auraient donc échappé à la *confusio linguarum*. C'est aussi l'époque où paraissent de nombreuses thèses nationalistes. Giovanni Nanni explique dans les *Commentaria super opera diversorum auctorum de antiquitatibus loquentium*(1498), se fondant sur la contradiction entre le chapitre X et le chapitre XI de la Genèse, que Noé aurait débarqué en Etrurie, et arrive à la conclusion suivante : puisque le toscan dérive de l'étrusque et que l'étrusque dérive lui de la langue originelle, le toscan est la langue la plus pure au monde. En Castille, on se plaît à soutenir la thèse, plus modeste, que le castillan descend de la langue de Tubal, fils de Japhet. Goropius Becanus, dans ses *Origines Antwerpianoe*(1569), soutient la thèse que les aïeux des Anversois sont les Cimbres et que les Cimbres descendent directement des fils de Japhet qui ne se trouvaient pas présents sous la tour de Babel. En 1868, le baron de Ryckhlolt soutient que : « seul le flamand est une langue et que toutes les autres, mortes ou vivantes, n'en sont que des dialectes, des jargons plus ou moins déguisés. » Pour finir, la thèse suédoise qui est sûrement la plus abracadabrante soutient avec Georg Stiernhielm (*De linguarum origine*

praefatio,1671) et Andréas Kempe (*Die Sprachen des Paradieses*,1688) que Dieu parle suédois, Adam danois et le serpent français !

D- La langue parfaite après les Lumières.

a- la découverte de l'indo-européen.

Au XVIII^e siècle, certains ont abandonné l'idée originelle de trouver un remède à la blessure de la tour de Babel pour étudier les langues et leurs origines. On observe alors, pour toutes les langues du continent européen, qu'elles ont subi des variations à partir de mêmes racines. Mieux, on ne s'arrête plus à l'étymologie comme le faisait Kircher, mais on étudie la grammaire et des parallèles sont établis. En 1786, Sir William Jones écrit que « la langue sanscrite, quelle que soit son antiquité, est d'une structure admirable, plus parfaite que le grec, plus riche que le latin et plus merveilleusement raffinée que chacun des deux, se trouvant d'un rapport d'affinité, tant dans la racine des verbes que dans les formes grammaticales. Aucun philologue ne pourrait les examiner toutes les trois, sans être convaincu qu'elles découlent d'une racine commune, qui n'existe peut-être plus. » Jones affirme même que le celtique, le germanique et le persan ont une parenté avec le sanscrit : l'hypothèse de l'indo-européen est née. Wilhem von Schlegel et Franz Bopp ont approfondi les rapports entre les différentes langues que cite Jones et remarquent des correspondances entre les paradigmes des verbes et des déclinaisons. C'est Jacob Grimm, en 1818, qui fixe le critère scientifique de « rotation des sons », en observant comment à partir du sanscrit sont engendrés le *poud-podos* du grec, le *ped-pedis* latin, le *fotus* germanique et le *foot* anglais. On voit alors nettement que l'esprit n'est plus le même que celui de Nicolas de Cuse : on ne veut plus la concoction universelle, mais l'étude des langues pour elles-mêmes. Il n'est cependant pas absurde de prétendre que ce type de démarche n'aurait jamais vu le jour sans l'immense agitation des esprits autour de la langue parfaite.

b- L'utopie de l'espéranto.

C'est le docteur Lejzer Ludwik Zamenhof qui fut le premier à en parler. En 1887, il publie un livre intitulé *Langue internationale* qui traite d'un projet de langue universelle. Elle fut baptisée *espéranto* parce que l'auteur avait signé son livre sous le pseudonyme de Doktoro Esperanto. L'alphabet de l'espéranto

comporte 28 lettres et pour chaque lettre on ne trouve qu'un seul son. L'accent tonique est toujours sur l'avant-dernière syllabe. *La* est le seul article. Zamenhof observe les radicaux communs à toutes les langues indo-européennes et forme des mots à partir de cette compilation : *apud* (chez), *birdo* (oiseau), *kato* (chat)... tous les mots substantifs sont en « *o* », sauf les féminins qui sont en « *ino* ». L'emploi des préfixes et des suffixes est quasi automatique. De ce fait, à partir d'une racine, il est possible de créer tout un champ sémantique. L'espéranto est donc une construction de langue élaborée grâce aux progrès faroucheux de la linguistique des siècles précédents. L'aspect métaphysique a disparu de l'esprit du philologue, mais la tour de Babel, la confusion des langues et l'utopie de la concorde le hantent encore. L'espéranto peut donc à ce titre être assimilé aux grands projets des humanistes.

IV- Le langage de la pensée scientifique

Depuis Descartes, Bacon, Pascal, Leibniz ou Newton, pour ne citer qu'eux, le monde scientifique a acquis une grande influence sur l'évolution de la pensée humaine. Nous sommes entrés dans une ère de technologie où notre vision du monde change au fur et à mesure que la science avance. Le langage scientifique est-il par là même devenu la forme nouvelle que pourrait revêtir la langue universelle ? Sa formidable efficacité sur le plan de la communication se double-t-elle d'un pouvoir créateur ?

Assurément le langage scientifique, grâce à un ensemble de conventions internationales de plus en plus unifié — système métrique, SI (système d'unités et de mesures international), mais aussi recours à des variables du type x, y, z dans le langage mathématique par exemple, ou accord sur des conventions opérationnelles telles l'impossibilité de calculer la racine carrée d'un nombre négatif dans le corps des réels — et à une instrumentalisation spécifique de l'anglais, tend à devenir un outil de communication universel. Des chercheurs de toutes nationalités peuvent se rassembler dans un colloque sans que les différences linguistiques constituent un obstacle insurmontable.

Ce langage permet de formuler les lois universelles qui régissent l'univers : la dynamique de n'importe quel corps qui chute sur notre planète obéit à la loi de gravitation, cette vérité scientifique sera formulée partout par la même équation, grâce à des symboles conventionnellement reconnus.

Dans le domaine des sciences de la nature, le développement des taxinomies permet d'établir un classement rigoureux des espèces animales, et ainsi de mieux les connaître. On crée de véritables « tiroirs », dans lesquels on va pouvoir « ranger » les groupes biologiques, en partant des caractères les plus généraux pour arriver aux caractères les plus particuliers qui définissent un animal. Ainsi par exemple la moule :

Embranchement:	Mollusques
Classe:	Lamellibranches
Ordre:	Filibranches
Genre:	<i>Mytilus</i>
Espèce:	<i>edulis</i>

Bien que ce type de classification soit antérieur au darwinisme, il entre en cohérence avec les schémas évolutifs de ce dernier. Et la mise en commun d'un système de classification avec l'élaboration d'un langage scientifique permet l'avancée actuelle des recherches. De plus en plus, on s'aperçoit que le vivant se développe selon des structures qui sont identiques pour tous les individus, malgré la grande diversité des espèces animales.

Les recherches sur l'ADN vont dans le même sens. En effet, cette macromolécule, dont la taille peut atteindre plusieurs kilomètres chez certaines espèces, est à l'origine de l'architecture de tout être vivant. Les quatre molécules principales qui la constituent, les *bases*, se combinent entre elles pour former des séquences, codes des différentes protéines. Ainsi, grâce à la structure en hélice de la molécule, et grâce à un système complexe de réplication, des millions d'espèces peuvent voir le jour à partir de quatre éléments : ce phénomène peut être analysé et décomposé en schémas simples, à l'aide d'un petit nombre de signes.

Les progrès de la recherche permettent donc d'accéder à des formulations nouvelles qui rendent compte des lois universelles du vivant, telles qu'elles sont perçues par la raison humaine.

Peut-on aller plus loin, et dire que l'universalité et la simplicité du langage scientifique lui confèrent un pouvoir créateur, analogue à celui du Verbe divin évoqué plus haut ? L'informatique, science de communication par excellence si l'on en croit son nom, constitue l'exemple le plus visible de cette universalisation : les langages de programmation sont internationaux, leurs codes permettent de réaliser des opérations de plus en plus complexes et

diversifiées. Quand on joue à un jeu vidéo, par exemple, chaque mouvement correspond à un calcul complexe qui découle d'un code de programmation. Une succession d'informations en mode binaire, les octets, est traduite en impulsions électriques par le processeur de l'ordinateur, qui interprète ces 0 ou ces 1 comme des instructions de fermeture ou d'ouverture d'interrupteurs. Une des applications fondamentales de l'informatique est la recherche sur l'intelligence artificielle. Il s'agit pour l'homme de créer des robots, des intelligences autonomes, capables de s'adapter à des situations complexes : pour ce faire, il doit analyser le mécanisme de fonctionnement de la perception, du stockage des informations, de leur utilisation en vue de réaliser des actions répondant à une logique. En un mot, la programmation humaine doit créer comme le Verbe divin.

Le langage scientifique semble donc une voie prometteuse dans la recherche d'un moyen de communication universel et créatif. Cependant, il convient de nuancer l'enthousiasme qu'il suscite. D'abord les sciences restent multiples, et le langage de chacune nécessite une initiation spécifique, un apprentissage que l'on peut assimiler à celui d'une langue étrangère, même si des rapprochements se produisent, la physique utilisant par exemple l'outil mathématique. Le rêve d'une science universelle, tel qu'il peut se lire dans les projets encyclopédistes du siècle des Lumières, est certes encore présent — par exemple dans un centre comme celui du San Jose Institute —, mais marginal. Ensuite, la formulation de lois rationnelles ne suffit pas pour rendre compte de l'ensemble du réel : l'inexplicable reprend souvent ses droits, notamment dans les expériences de physique quantique, mettant en défaut les raisonnements antérieurs. Est-il à la portée de l'homme de concevoir un paradigme suffisamment performant pour prendre en compte toutes les variables du réel ? Personne ne peut encore répondre à cette question, même si Bell a démontré que la recherche de variables cachées était une chimère. Les sciences cognitives en plein essor, qui partent de l'observation des réseaux de neurones du cerveau pour créer de l'intelligence artificielle, ne parviennent pas encore à intégrer la complexité de la machine humaine, et il n'est pas encore prouvé que le mode de communication universel des informations soit accessible par la seule raison.

Conclusion

Espérons que ce qui semblait confus au départ se présente maintenant de façon un peu plus claire et que la parenté entre le passage de l’Ancien Testament dit de « la tour de Babel » et la foule d’études linguistiques ayant trait à la langue universelle et à la concorde entre les hommes paraît moins obscure. Issue des réflexions d’ordre métaphysique que sont celles de la Kabbale, la question de la *confusio linguarum* a trouvé un premier écho dans les écrits de Raymond Lulle. La popularité de celui-ci et la « mode » pour la mystique juive à la Renaissance ont fait apparaître au grand jour la question de la langue parfaite. Dès lors, une foule d’auteurs se sont inspirés de leur prédécesseurs et ont continué ou amélioré leurs travaux. La filiation n’a pas été toujours fidèle, certains ont exploré de nouveaux champs, mais la plupart ont fait avancer la question. Ainsi, de la Kabbale à la découverte de l’indo-européen ou à l’utopie de l’espéranto, il est possible de suivre un même fil conducteur, à partir de la tour de Babel. Mais qu’en est-il aujourd’hui de la blessure babélique ? Est-ce que l’évolution de la compréhension des langues, l’étude de plus en plus généralisée des langues étrangères et la mondialisation de la langue anglaise ont amélioré les rapports entre les hommes ? Dans un certain sens, oui. En effet, connaître une langue étrangère est déjà un premier pas vers la compréhension de l’esprit différent d’un autre peuple. Mais la déchirure fondamentale reste la même. Les langues des hommes demeurent incapables d’établir une compréhension de l’autre parfaite et d’unir tous les peuples comme le voulait Raymond Lulle. La recherche de la langue parfaite apparaît donc comme une quête vaine. Et si, pour réaliser la concorde entre les hommes, nous nous devons de chercher ailleurs... dans le message du Christ et de la Pentecôte, faisant écho à la *confusio linguarum* de Babel, et dans l’amour universel d’autrui ?

Le miracle de la Pentecôte, enluminure d’env. 1350, Kloster Adelhausen.



BIBLIOGRAPHIE

- A. Aboulafia, *L'Épître des sept voiles*, Edition de l'Eclat, 1985.
- J. L. Borges, *La bibliotheca de Babel*, « *la bibliothèque de Babel* », Ficciones, Alianza- Emecé, 1995.
- J. L. Borges, *La escritura del Dios, L'écriture du Dieu*, Aleph, Alianza-Emecé, 1995.
- M.-C. Bartholy, *Précis de philosophie*, Magnard, 1975.
- J. Bottéro, *Mésopotamie*, Gallimard, 1987.
- J. Bottéro et S.N. Kramer, *Lorsque les dieux faisaient l'homme*, Gallimard, 1989.
- A. Cohen, *Le Talmud : commentaires sur le Talmud.*, Payot, Paris, 1970.
- Dictionnaire illustré de la Bible*, Bordas, 1990.
- E. Drewermann, *Le mal*, Desclée de Brouwer, tome I 1995, tome II 1996, tome III 1997.
- U. Eco, *La recherche de la langue parfaite*, Seuil, 1994.
- M. Eliade, *Histoire des croyances et des idées religieuses*, Payot, 1983.
- Encyclopaedia Universalis*, 1990.
- R. Graves et R. Patai, *Les mythes hébreux*, Fayard, 1987. (éd. française)
- G. Gusdorf, *La parole.*, PUF, 1956.
- B. Huisman et F. Ribes, *Les philosophes et le langage*, Sedes, 1986.
- S.N. Kramer, *L'histoire commence à Sumer*, Desclée de Brouwer, 1957.
- Platon, *Timée, Critias*, Garnier Flammarion, 1992, Trad. Luc Brisson.
- L. Schaya, *L'homme et l'absolu selon la Kabbale*, Dervy-livres 1988.

ABRAHAM



Andreï Roublev, *La Trinité* (1411 ou 1425-27)

Textes concernant ABRAHAM (trad. Osty)

Gn XII : vocation d'Abraham.

« ¹Yahvé dit à Abram : « Va-t-en de ton pays, de ta parenté et de la maison de ton père, vers le pays que je te montrerai. ²Je te ferai devenir une grande nation ; je te bénirai, je rendrai grand ton nom ; tu seras une bénédiction . ³Je bénirai ceux qui te béniront, et qui t'outragera je le maudirai. Par toi se béniront toutes les familles de la terre. »

Gn XIII, 14-17 : nouvelle promesse de Yahvé.

« ¹⁴Et Yahvé dit à Abram, après que Lot se fut séparé de lui : « Lève les yeux et, du lieu où tu es, regarde vers le nord et le midi, vers l'est et l'ouest ; ¹⁵car tout le pays que tu vois, je te le donnerai, à toi et à ta descendance, pour jamais. ¹⁶Je rendrai ta descendance comme la poussière de la terre ; si l'on pouvait dénombrer la poussière de la terre, on dénombrerait aussi ta descendance. ¹⁷Debout ! Circule dans le pays de long en large ; car c'est à toi que je le donnerai. »

Gn XIV : Abraham reçoit la bénédiction de Melchisédech, roi de Salem .

« ¹⁹Il bénit [Abram] et dit : « Béni soit Abram par le Dieu Très-Haut, créateur du ciel et de la terre ! ²⁰Béni soit le Dieu Très-Haut, qui a livré tes adversaires entre tes mains ! »

Gn XV : alliance de Yahvé avec Abraham.

« ⁵Il le fit sortir dehors et lui dit : « Regarde vers le ciel et dénombre les étoiles, si tu peux les dénombrer » et il lui dit : « Ainsi sera ta descendance ». ⁶[Abram] crut en Yahvé, qui le lui compta comme justice. » (...) « ¹⁷Quand le soleil fut couché et qu'il fit noir, voici qu'un four fumant et une torche de feu passèrent entre les morceaux des [victimes]. ¹⁸En ce jour-là, Yahvé conclut une alliance avec Abram en ces termes : « A ta descendance j'ai donné ce pays, depuis le Torrent d'Egypte jusqu'au Grand fleuve, le fleuve Euphrate. »

Gn XVII : circoncision, signe de l'alliance.

« ¹Quand Abraham fut âgé de quatre-vingt-dix-neuf ans, Yahvé apparut à Abraham et lui dit : « Je suis El-Chaddä ; marche devant moi et sois parfait. ²Je mettrai mon alliance entre moi et toi, et je te multiplierai à l'extrême. »

« ⁹Dieu dit à Abraham : « Et toi, tu observeras mon alliance, toi et ta descendance après toi, dans toutes ses générations. ¹⁰Et voici mon alliance que vous observerez entre moi et vous, et ta descendance après toi : tout mâle chez vous sera circoncis. ¹¹Vous serez circoncis dans le chair de votre prépuce, et ce sera le signe de l'alliance entre moi et vous. »

Gn XXII : confirmation de l'alliance.

¹⁵L'Ange de Yahvé appela Abraham du ciel une seconde fois ¹⁶et dit : « Je le jure par moi-même – oracle de Yahvé - : Parce que tu as fait cette chose-là et que tu ne m'as pas refusé ton fils, ton unique, ¹⁷je te comblerai de bénédictions et je multiplierai ta descendance comme les étoiles du ciel et comme le sable qui est sur le rivage de la mer. Ta descendance possédera la Porte de ses ennemis, ¹⁸et par ta descendance se béniront toutes les nations de la terre, en retour de ce que tu as obéi à ma voix. »

Gn XVIII : l'apparition au chêne de Mambré

« Yahvé apparut à [Abraham] à la chênaie de Mambré, alors qu'il était assis à l'entrée de la tente en pleine chaleur du jour. ²Ayant levé les yeux, voilà qu'il vit trois hommes debout près de lui. Dès qu'il les vit, il courut, de l'entrée de la tente, à leur rencontre et, se prosternant à terre, ³il dit : « Seigneur, si j'ai trouvé grâce à tes yeux, je t'en prie, ne passe pas loin de ton serviteur. ⁴Qu'on apporte un peu d'eau ; lavez-vous les pieds, puis étendez-vous sous l'arbre. ⁵Je vais prendre un morceau de pain : réconfortez votre cœur, ensuite vous passerez plus loin, puisque vous êtes passés près de votre serviteur. » Ils dirent : « Fais ainsi que tu as dit. »

⁶Abraham se hâta vers la tente auprès de Sara et dit : « [Prends] vite trois séas de fleur de farine, pétris, et fais des galettes. » ⁷Puis Abraham courut au gros bétail, prit un veau tendre et bon et le donna au serviteur, qui se hâta de l'apprêter. ⁸Il prit du caillé, du lait, ainsi que le veau qu'on avait apprêté, plaça le tout devant eux, et, tandis qu'il se tenait près d'eux, sous l'arbre, ils mangèrent.

⁹Ils lui dirent : « Où est Sara, ta femme ? » Il dit : « Elle est dans la tente. » ¹⁰Il dit : « Je reviendrai chez toi à pareille date, et voici que Sara, ta femme, aura un fils. » Et Sara écoutait à l'entrée de la tente, et elle était derrière lui. ¹¹Or Abraham et Sara étaient vieux, avancés en âge, et Sara avait cessé d'avoir ce qui arrive aux femmes. ¹²Sara rit en elle-même, en disant : « Maintenant que je suis usée, aurais-je du plaisir, alors que mon Seigneur est vieux ! » ¹³Yahvé dit à Abraham : « Pourquoi donc Sara a-t-elle ri, en disant : Est-ce que vraiment je puis enfanter, alors que moi je suis devenue vieille ? ¹⁴Y a-t-il rien d'impossible pour Yahvé ? A cette époque, je reviendrai vers toi à pareille date, et Sara aura un fils. » ¹⁵Sara mentit, en disant : « Je n'ai pas ri » ; car elle avait peur. Mais il dit : « Non ! tu as ri. »

Sacrifice d'Abraham

XXII. « Or, après ces événements, Dieu mit Abraham à l'épreuve. Il lui dit : « Abraham ! » Celui-ci dit : « Me voici. » ²[Dieu] dit : « Prends ton fils, ton unique, que tu aimes, Isaac, et va-t'en au pays de Moriyya ; là, offre-le en holocauste sur l'une des montagnes que je te dirai. »

³Abraham se leva de grand matin, sella son âne, prit avec lui ses deux serviteurs et Isaac son fils ; il fendit le bois de l'holocauste et partit pour aller au lieu que Dieu lui avait dit. ⁴Le troisième jour, Abraham, levant les yeux, aperçut le lieu de loin. ⁵Abraham dit à ses serviteurs : « Restez ici, vous, avec l'âne ; moi et le garçon, nous irons jusque là-bas pour adorer, puis nous reviendrons vers vous. »

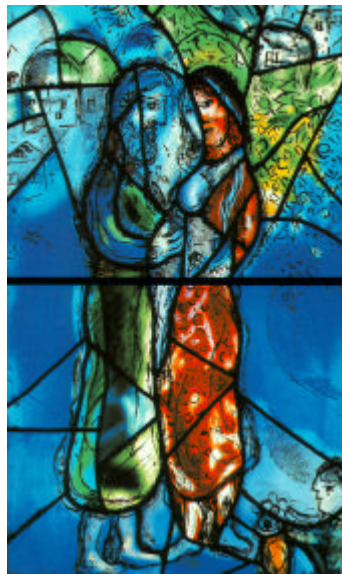
⁶Abraham prit le bois de l'holocauste et le mit sur Isaac, son fils ; il prit en sa main le feu et le couteau, et tous deux s'en allèrent ensemble. ⁷Isaac dit à Abraham, son père ; il dit : « Mon père ! » [Abraham] dit : « Me voici, mon fils. » [Isaac] dit : « Voici le feu et le bois, mais où est le mouton pour l'holocauste ? » ⁸Abraham dit : « Dieu se pourvoira lui-même du mouton pour l'holocauste, mon fils. » Ils s'en allèrent tous deux ensemble.

⁹Quand ils furent arrivés au lieu que Dieu lui avait dit, Abraham y bâtit l'autel ; il disposa le bois, lia Isaac, son fils, et le mit sur l'autel, par-dessus le bois. ¹⁰Puis Abraham étendit la main et prit le couteau pour immoler son fils. ¹¹Mais l'Ange de Yahvé l'appela du ciel et dit : « Abraham ! Abraham ! » Il dit : « Me voici. » ¹²[L'Ange] dit : « Ne porte pas la main sur le garçon et ne lui fais rien, car maintenant je sais que tu crains Dieu et que tu ne m'as pas refusé

ton fils, ton unique. » ¹³Abraham leva les yeux et regarda : un bélier était là, retenu par les cornes dans un hallier. Abraham alla prendre le bélier et l'offrit en holocauste à la place de son fils. ¹⁴Abraham appela ce lieu du nom de Yahvé-Yirèh ; d'où l'on dit aujourd'hui : « Sur la montagne de Yahvé il sera pourvu. »

¹⁵L'Ange de Yahvé appela Abraham du ciel une seconde fois ¹⁶et dit : « Je le jure par moi-même – oracle de Yahvé - : Parce que tu as fait cette chose-là et que tu ne m'as pas refusé ton fils, ton unique, ¹⁷je te comblerai de bénédictions et je multiplierai ta descendance comme les étoiles du ciel et comme le sable qui est sur le rivage de la mer. Ta descendance possédera la Porte de ses ennemis, ¹⁸et par ta descendance se béniront toutes les nations de la terre, en retour de ce que tu as obéi à ma voix. »

¹⁹Abraham revint vers ses serviteurs, et ils partirent pour aller ensemble à Bersabée. Abraham habita à Bersabée.



Isaac et Rébecca, vitraux de Marc Chagall, Pfarrkirche St. Stephan, Mayence,
ars liturgica Kunstverlag Maria Laach, Nr. 5318